



DOCUMENTAIRE | BE | 16/9 | 53 min | 2023

DOSSIER DE PRESSE

Production

Centre Vidéo de Bruxelles – CVB
Centre de l'Audiovisuel à Bruxelles – CBA
VOO et Be tv
TAKE FIVE
LES KARYATIDES

Contacts – Promotion Diffusion

Philippe Cotte + 32 (0)2 221 10 67 – philippe.cotte@cvb.be
Florence Peeraer + 32 (0)2 221 10 62 – florence.peeraer@cvb.be

Avec l'aide de la Fédération Wallonie-Bruxelles et de Francophones Bruxelles

FESTIVALS

2023

Les Escales documentaires (France)

2024

Fipadoc (France) - **PRIX DES JEUNES EUROPÉENS**

Festival du film sur l'Art de Montréal · FIFA (Canada)

Bergamo Film Meeting (Italie)

Festival Psy de Lorquin (France)

Prix commun SACD x Scam

Festival international Jean Rouch (France)

Festival International de Journalisme (France)

Étoiles de la Scam 2024

Rencontres Cinématographiques Internationales de Cerbère-Collioure (France)

Festival du film de l'Est (France)

Parnü Film Festival (Estonie) - **MENTION SPÉCIALE DU JURY**

Festival Vrai de Vrai (France)

Festival du cinéma documentaire Traces de vies (France) - **GRAND PRIX DU JURY**

Festival Hors-circuits (France)

Brussels Art Film Festival · BAFF (Belgique) – **COUP DE CŒUR DU JURY JEUNE**

Rencontres Internationales Sciences & Cinéma · RISC (France)

2025

Pré-sélectionné au Magritte du meilleur documentaire



SYNOPSIS

Elle avait 102 ans. C'était la fin de l'été 2018. Ma grand-mère a fait le choix de quitter la France pour venir mourir en Belgique. Le choix d'une mort « douce et facile » – euthanasia en grec. Je reviens sur ce qui a précédé son exil éphémère et mes souvenirs de cette difficile traversée. À partir des traces sonores que j'en ai gardées, je convoque un petit théâtre de poupées et d'objets, réunis mes proches, mes amis, le docteur Frankenstein et Chantal Goya, et retisse un monde autour de ma grand-mère partie dans une étrange quiétude.



Visionner la bande annonce

[ICI](#)

Pour visionner le film en entier, organiser une projection, un débat dans votre association
contacter philippe.cotte@cvb.be
ou florence.peeraer@cvb.be



NOTE D'INTENTION DE L'AUTEURE

Elle a voulu mourir.

Dans l'hôpital pour séjours de longue durée où elle a vécu avant d'aller mourir en Belgique, plus personne ne l'écoutait. Du haut de ses 102 ans, « Mam », ma grand-mère, était pourtant tenace. Lorsqu'elle a émis ce souhait, elle a heurté les soignants qui l'entouraient. Bien que vulnérable et quasiment aveugle, elle a nommé l'échéance de sa mort, refusant une vie faite de couches, de viande en bouillie et de l'angoisse de perdre la raison. Elle ne voulait pas d'une fin de vie dégradante. Ils n'ont pas admis sa demande, ils l'ont rejetée.

Dans sa vie passée, ma grand-mère fabriquait des poupées dans l'usine familiale d'une petite ville des Vosges. J'ai le même nom que ces poupées. L'un des modèles porte même mon prénom. On les retrouve parfois sur les brocantes, usées et décaties : les poupées Birgé.

Ma grand-mère a peut-être refusé qu'on la confonde avec l'un de ses jouets. Ne pas être une poupée dans les mains de quelqu'un d'autre, une poupée que l'on change plusieurs fois par jour, ouvrant ses yeux quand on la redresse, que l'on regarde lorsqu'on a du temps libre, qu'on jette aux oubliettes quand elle est trop abîmée.

Peu de temps avant son projet d'euthanasie, ma grand-mère avait subi un délire passager. À la sortie de cet épisode de 2 mois elle avait dit : « Non, plus jamais ça ». L'euthanasie était pour elle une issue mûrie de longue date et sa stricte interdiction en France ne l'en empêcherait pas.

Ma grand-mère a donc demandé à mourir entourée des siens en Belgique, précisément là où je vivais, là où la vie m'avait menée à mettre en scène des poupées et des objets au sein de la compagnie de théâtre que j'ai créée avec Marie Delhaye : Les Karyatides. À cette période, je travaillais à l'écriture et à la mise en scène d'une adaptation de Frankenstein. Avec des objets, un automate articulé, des bustes en bronze et des chants lyriques, je racontais l'histoire de celui qui veut faire revivre les morts. Dans cette adaptation, Victor Frankenstein n'accepte pas la mort de sa mère. Il veut la faire revivre.

L'écriture de ce spectacle soulevait des questions qui entraient en résonance avec la fin de vie de ma grand-mère : Devons-nous accepter la mort ? Est-elle une loi de la nature ? Mais, les lois de la nature existent-elles ? Nous gouvernent-elles ? Ne sont-elles « que » construction humaine ?

J'ai accepté, ces questions en tête, d'accompagner ma grand-mère. Avec mon père, médecin, et mon frère. Je ne savais pas trop dans quoi je m'embarquais.

En France, dans l'établissement où séjournait ma grand-mère, tout était contre nous, la loi, les institutions et même certains membres de ma famille. Le tabou de cette mort choisie était trop grand. Organiser ce dernier voyage en Belgique fut un combat. Il fallait soustraire ma grand-mère à son pays natal – « l'exfiltrer » en quelque sorte. J'ai eu parfois l'étrange impression d'être hors la loi, d'être une contrebandière, de jouer avec les frontières, toutes les frontières : légales, administratives, éthiques, morales.

La mort de ma grand-mère fut bien différente de ce que je croyais être « La mort ». Une matinée ensoleillée d'octobre dans une chambre du CHR de Namur. La Sambre, affluent paisible de la Meuse, visible depuis la fenêtre. Le lieu, la date et l'heure fixés un mois auparavant. Il y avait autour d'elle une partie de sa famille et l'équipe du docteur Luc Sauveur, spécialiste des soins palliatifs et précurseur de la pratique de l'euthanasie en Belgique. Nous lui avons souhaité « Bon voyage ». Elle est partie entre les mains des siens. Entourée, caressée, cajolée.

Son euthanasie m'a profondément ébranlée. Pour moi, mourir était forcément moche. Quelque chose à fuir, l'obscurité et la tristesse. Le docteur Sauveur nous a permis, à ma famille et moi, d'apprivoiser la mort. Lui et ma grand-mère m'ont appris qu'elle n'est pas toujours une grande faucheuse qui nous prend par surprise. Elle peut être volontaire et apaisée.

En faisant ce film, c'est ma grand-mère que je veux de nouveau entendre : le grain de sa voix autant que sa détermination à vouloir choisir sa mort. À travers son expérience, je veux montrer que son acte n'est pas un choix de mort. C'est avant tout un choix de vie, même s'il est difficile et qu'il s'est imposé à moi, à nous. C'est le « soin ultime » pour reprendre les mots du docteur Sauveur.

QUITTER LA VIE : TOUT UN VOYAGE

« Bon voyage », Karine Birgé filme le voyage de sa grand-mère, 102 ans, qui a fait le choix d'une mort « douce et facile ». À partir de traces sonores, elle convoque un petit théâtre de poupées et d'objets, réunit les proches, les amis, le docteur Frankenstein et Chantal Goya et retisse un monde autour de sa grand-mère, à l'écart des stéréotypes partisans sur l'euthanasie. Elle en restitue la dimension spirituelle qui permet de réinstaller la mort de nos proches dans le fil de nos vies, de nos imaginaires au quotidien, de faire du travail de deuil un moteur de nos imaginaires au sein du vivant, de ses mystères.

Au début, à la fin, tout est musique

C'est une narration d'emblée musicale, immergée dans les harmonies cachées, fragiles et puissantes, au plus près des affinités avec l'invisible, toute cette part affective qui échappe aux mots. En-deçà et au-delà. La musique de Chopin, par exemple, une valse ou une nocturne, méditation berçante entre deux mondes, le tangible et l'intangible, le romantisme remuant lumières et ténèbres.

Malgré l'annonce, nulle euthanasie en tant que telle n'est exposée à la caméra. Pas de reportage sur une maladie incurable et l'inéluctable déchéance physiologique. Pas de joutes théâtrales entre les *pour* et les *contre*. Pas d'introspections entre réel et éthique, entre législation et pratique. Pas de centre de soin, ni de blouse blanche, aucun gros plan de Baxter, de goutte à goutte à morphine, aucun décor médicalisé, et nul plan ritualisé du protocole final. Pourtant, il y a tout ça, ça nous parvient, ça trame le récit, autant de prélèvements effectués sur un cas concret, *incarné*, pas une fiction abstraite. Mais tout est montré et raconté en effectuant un déplacement.

Un déplacement pour dire l'innommable

C'est un déplacement intérieur. On est dans la tête d'une femme que percute une nouvelle bouleversante : sa grand-mère centenaire veut quitter la vie, qu'il soit mis fin à ses jours. Et ce qui se met à battre très fort, c'est à jamais le cœur d'une petite-fille qui adore sa Mam, qui a du mal à se résoudre à ce qui vient. S'enclenche une formidable fabrique d'empathie, que l'on suit pas à pas, dans les sons, les images, une fabrique pas si aisée, tant la perspective de la perte est douloureuse, tant l'absurdité de la mort, chaque fois *inedite et brutale*, est déstabilisante. Les passages dépressifs et les limbes mélancoliques sont tumultueux, faut se battre

avec, ils sont enivrants aussi. C'est l'empreinte de l'euthanasie d'un être cher prise par tout l'appareil sensible d'une proche qui accompagne la démarche, pas à pas tout au long de ce *passage*. On glisse dans un imaginaire où l'euthanasie n'est pas un moyen de contourner la mort et ses mystères, « juste appuyer sur un bouton », mais au contraire une redécouverte de la place de la mort dans la société.

Raconter avec un théâtre d'objets perdus

La grand-mère était à la tête d'une usine de poupées, elle a multiplié ainsi la production d'êtres artificiels imitant la vie animée des humains, principalement des femmes. La petite-fille collectionne les objets oubliés, déclassés, en ranime l'âme et, avec les collègues d'un théâtre, leur donne une seconde vie leur fait jouer des pièces, des scènes. Elle a cultivé l'art de la *seconde vie*. Ce qui lui arrive, l'annonce du dernier souffle de sa Mam, est ainsi transposé dans un monde de poupées anciennes, ressuscitées. Tout se passe dans ce décor de jouets, d'imitations, d'automates approximatifs. On pense alors aux enfants qui jouent avec des figurines, leur confiant des actions, des interactions, des discours, exerçant d'une part la magie d'inventer un monde pour s'y réfugier, y assumant le rôle de créateur/trice, et, d'autre part, par l'invention de fictions mimant ce qu'ils encaissent dans la vraie vie, évacuent le stress, les tensions, se protègent par les manipulations d'objets-symboles. Entretenir la magie, atténuer les chocs, tout un savoir-faire très ancien, antédiluvien

Deuil et seuil magico-religieux de l'humain

Par ce petit théâtre transitionnel, la narratrice renoue avec les fonctions premières du langage : « (...) la dimension magico-religieuse de toute société humaine est propre à la condition humaine : pouvoir se représenter (et prendre conscience de) la naissance, la mort, la maladie, les catastrophes naturelles, etc., c'est, comme nous le verrons, ouvrir l'horizon des interrogations magico-religieuses avec la création d'êtres fictifs (esprits, divinités, etc.) et de personnes, d'objets ou d'institutions qui sont censés les incarner, les représenter ou jouer un rôle d'intermédiaire entre eux et les autres humains¹. »

Le film explore ce genre d'intercessions réinventées, pas à pas, sans aucun dogmatisme, en partant des émotions, de ce qui les submerge. C'est d'emblée un travail de deuil, l'avalanche des souvenirs, peu à peu l'émergence du fantôme, réincarnation de la disparue, son double intériorisé, avec lequel continuer à vivre, à dialoguer, à évoquer le passé, les moments partagés. Sur fond d'une ritournelle qui évoque la danse ingénue de la jeunesse et la vieillesse, un carnaval féérique et monstrueux, sans âge, aux frontières de l'humain et du non-humain, lieu de cir-

culatation entre vivant et au-delà. Et des éléments de vanités – « représentation allégorique de la fragilité de la vie humaine et de la fatuité de ce à quoi l'être humain s'attache durant celle-ci2 » -, se mettent à bouger, se caresser, squelettes touchés par la grâce de la *vraie vie*, du *vrai bien*. Mais aussi peau de bébé entre les mains tavelées de l'aïeule.

Le rituel est le point de fuite où l'on reste ensemble, même séparé-es par la mort

L'opération s'effectue entre territoires français et belges. Des voix indirectes, enregistrées, informent sur l'évolution du dossier délicat, le refus de l'équipe de soin française de soutenir ce « projet ». Les voix des quelques proches opposés sont entendues aussi. Comme si la conversation se déroulait dans la pièce à côté. Elles évoquent la peur de la mort, le refus de la disparition derrière les arguments à l'emporte-pièce : « elle a encore tant de choses à vivre » (à 103 ans, mal-entendante, mal-voyante, incontinente). Des lignes de vie et mort se croisent, de la Belgique vers la France pour fuir la menace nazie, de la France à la Belgique à la recherche d'une mort sereine. Cheminement heurté d'une vieille dame et sa tribune, balancée au bout d'un filin, déterminée, « ce n'est plus une vie, personne ne sait ce que je souffre ». Jusqu'à la chambre bienveillante. « C'est la chambre qui mène... à la chambre... enfin, je me comprends. – On te comprends. » Le silence est alors *terrible*, enveloppant les gestes du rituel. Respiration de dormeuse. Humeurs humides. Reniflements pudiques. Musique des larmes. Salutations calmes. Remerciements sobres, simples, chamboulés. Le regard de la vieille dame, jadis, dans son appartement, se perdait à l'infini dans une vieille toile évoquant des soirées parisiennes, ambiance cabaret, tablées joyeuses, flirt, musique, danse. Quelque chose d'indéfinissable pétillante, de partout. Les pensées de la petite-fille s'engouffrent dans ce point de fuite, à la rencontre de ce qui aimantait les souvenirs de sa grand-mère, fusionnant avec « la chanson d'autrefois », la voix de Fréhel, tout un monde, perdu et présent à jamais, récolté avec soin au cours des derniers instants.

Pierre Hemptinne

Article paru dans



Autres articles de presse

→ <https://cvb.be/fr/films/bon-voyage#presse>

«BON VOYAGE» DOCUMENTAIRE POIGNANT SUR L'EUTHANASIE A OUVERT LA SECTION "VISTO DA VICINO"

Le documentaire émouvant de Karine Birgé sur le choix difficile de sa grand-mère, a également fait ses débuts à *Sala dell'Orologio*, tout comme le récit émouvant de Skovbjerg Jepsen sur la violence.

Bergame. « Visti da Vicino », la section des Rencontres cinématographiques de Bergame consacrée aux documentaires, a commencé de la meilleure façon possible.

Samedi 9 mars, à l'occasion de l'inauguration de la *Sala dell'Orologio* (une nouvelle salle de projection à l'intérieur du Palazzo della Libertà, née également grâce à l'engagement de Lab80), le festival a présenté "Bon Voyage" le premier documentaire programmé, à la fois poignant et lucide réalisé par la Française Karine Birgé, qui quitte son pays natal pour la Belgique où elle travaille dans le "théâtre d'objets". La mise en scène d'une "seconde vie", comme celle souhaitée par la grand-mère de la réalisatrice qui, à l'été 2018, âgée de 103 ans (presque sourde et aveugle, incapable de se déplacer de manière autonome), choisit de quitter la France pour aller mourir en Belgique. En réponse à une vie qui "n'est plus la vie", la grand-mère choisit, lucidement, "une mort douce et facile".

De la Belgique à la France pour échapper à la menace nazie, puis un voyage inverse à la recherche d'une mort désirée, malgré les longueurs de la législation française et l'opposition du reste de la famille. Des désirs et des antagonismes qui émergent dans le film grâce à différentes bandes sonores, enregistrées par la réalisatrice qui, ce faisant, parvient aussi à témoigner des volontés de sa grand-mère.

Les mots surgissent et s'entremêlent, tandis qu'un petit théâtre de poupées et d'objets prend forme sur l'écran, où se matérialisent parents, amis, Dr Frankenstein (celui qui ramène les morts à la vie) et Chantal Goya, avec son "Voulez-vous danser grand-mère ? Elle danse, la grand-mère, en même temps que la mort : un moment de catharsis, plus poétique qu'ironique.

"*Je ne voulais pas utiliser des images crues de la mort*", explique Karine Birgé, qui plonge son film dans un flux d'images s'inspirant à la fois de son travail et de celui de sa grand-mère (ouvrière dans une fabrique de poupées), où les poupées deviennent des simulacres, sans pour autant atténuer le drame d'un choix si fort et décisif.

Un documentaire qui montre que l'euthanasie n'est pas seulement "appuyer sur un bouton", mais la redécouverte de la place de la mort dans notre société. Ça joue les nocturnes de Chopin, tandis que toute la famille est autour du lit de la grand-mère, prête pour le "grand voyage". Pas de performance, pas d'effet mélodramatique, juste la réalité brute des voix qui rappellent au public qu'"il est toujours difficile de laisser partir quelqu'un que l'on aime".

Marco Zonca

Article paru dans BergamoNews (texte traduit de l'italien)

ARRIVÉE TOUT AU BOUT DE LA VIE...

..., à cent deux ans bien tapés, la grand-mère de Karine Birgé, dite « Mam », décide que c'en est trop, qu'elle a assez vécu, qu'elle ne vit plus. La souffrance prend trop de place. Les joies ne prennent plus. Les empêchements sont trop grands. Elle pourrait tenir encore, entre ombres et bruits sourds, entre attente et ennui, trottinant péniblement d'une chaise à un lit, oui, elle pourrait, mais non, elle ne veut pas, elle ne veut plus. Alors elle affirme qu'elle veut « partir », s'arrêter là, fermer les yeux pour ne plus jamais les ouvrir. Il faut pouvoir l'entendre et l'accepter.

Problème : en France, l'euthanasie active est encore illégale.

Son fils, le père de Karine et sa petite fille, Karine elle-même, cherchent une solution et la trouvent : en Belgique, là où réside et travaille Karine Birgé, réalisatrice, metteuse en scène, directrice la compagnie Karyatides, les médecins peuvent procéder aux actes qui envoient ceux qui le demandent (sous certaines conditions bien spécifiques bien entendu) dans « l'autre monde ».

Le film de Karine Birgé traverse, avec une grande pudeur et une poésie de tous les instants, les souvenirs de cet « événement ». Tout un univers fait de poupées (dont certaines pourraient provenir de l'usine que possédait « Mam »), de personnages en figurines, d'objets animés, de tableaux, dessinent le portrait d'une grand-mère, personnalité douce et forte à la fois, qui a décidé qu'elle voulait mourir.

Le père de Karine, médecin lui-même, conscient de l'état de sa « Mam » cherche une solution, constate l'impasse dans laquelle il se trouve dans son pays.

Contre vents et marées, faisant face au rejet de l'institution française et aux réticences de certains membres de la famille, fils et petite fille, vont trouver sur le chemin qu'il empruntent, le docteur Luc Sauveur, au CHU de Namur, qui depuis quinze ans pratique l'euthanasie, légale en Belgique.

« Je suis bien, n'attendez pas », affirme-t-elle aux médecins belges qui officient, et à la famille qui l'accompagne jusqu'au bout. Elle regarde la mort en face, sereine, tranquille, nous glissant aux oreilles que peut-être ce n'est pas si terrible au fond, que la grande faucheuse ne doit pas nous effrayer, et que surtout, rien ne sert de mourir, ou de pourrir, qu'il faut savoir partir à temps, quand on l'a décidé.

Le film s'attarde aussi sur les différents protagonistes de cette histoire pas comme les autres, et notamment sur ce médecin, le docteur Sauveur, pianiste à ses heures, dont la voix posée accompagne les derniers instants, explique, rassure.

Pratiquer l'euthanasie, ou l'accepter, n'a rien de simple. Il faut batailler avec cet instinct qui nous invite à vivre à tout prix. Il faut se détacher d'une morale culpabilisante. Il faut accepter que parfois le désir de mourir est plus grand que celui de vivre.

L'émotion, palpable tout du long, qui se bataille avec la raison, nous cueille imparablement, comme un témoignage de ce qu'est la vie, de ce qu'est la mort, que ce qu'elles peuvent être, l'une et l'autre : un voyage, un beau voyage, un moment privilégié, un regard posé, une chanson qui gonfle le cœur et ne dure qu'un instant.

Thomas Depryck



FICHE TECHNIQUE

Documentaire | BE-FR | 2023 | 54 minutes | 1:85 | SON 5.1 | VO FR - ST EN

Formats disponibles	DCP FICHER NUMÉRIQUE
Versions disponibles	VO FR - ST EN
Réalisation	Karine Birgé
Dramaturgie	Robin Birgé
Image et lumière	Pierre Choqueux
Son	Karine Birgé, Bruno Schweisguth, Quentin Van Kerckove
Montage	Rudi Maerten, Gil Mortio
Mixage	Aline Gavroy
Étalonnage	Lucien Keller
Effets spéciaux et artisanat	Antoine Blanquart, Claire Farah, Gil Mortio, Dimitri Joukovky, Isabelle Airaud, Eugénie Obolensky
Une production	Centre Vidéo de Bruxelles – CVB (Michel Steyaert)
Producteur délégué	Cyril Bibas
Promotion & diffusion	Philippe Cotte, Florence Peeraer, Alice Riou
Coproduction	Centre de l'Audiovisuel à Bruxelles – CBA (Javier Packer-Comyn), VOO et Be tv (Philippe Logie), TAKE FIVE (Gregory Zalcmán & Alon Knoll), LES KARYA TIDES (Marion Couturier & Cécile Maissin).

Avec la collaboration de l'Atelier Graphoui.

Avec l'aide du Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel et de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Avec le soutien du Tax Shelter du Gouvernement Fédéral belge.

Ce film a reçu le soutien de Brouillon d'un rêve de la Scam et du dispositif La Culture avec la Copie Privée.

Le CVB est subventionné par Francophones Bruxelles et la Fédération Wallonie-Bruxelles

BIOGRAPHIE



Karine Birgé naquit dans les brumes lorraines, sur cette terre qui porte encore les stigmates de la guerre. Enfant, elle jouait le long du chemin de fer et dans les bunkers, collectionnant les casques et les obus encore enfouis, ou bien promenait Lola sa chèvre au bord de la nationale.

Elle grandit un tout petit peu et s'en va errer à l'université. Elle rêve d'être hard rockeuse. Un soir elle prend un train pour Paris. Elle écume alors les bars, les restaurants mais derrière le comptoir pas devant ou parfois seulement.

Un autre soir elle migre en Belgique pour étudier quelques années au Conservatoire royal de Liège. Après tout ça, arrivée à Bruxelles, elle vend des sushis, joue dans plusieurs spectacles et réalise des documentaires. Puis elle monte un gang avec Marie Delhaye: la *compagnie Karyatides*. Et ensemble, elles font du théâtre d'objet.

FILMOGRAPHIE

Dem Dikk (aller retour) – BE – 2010 – 52' – 16/9 – VO FR / St EN

Zeki – BE – 2014 – 32' – 16/9 – VO Kurde / St FR & EN

PRODUCTEURS



CVB - Centre Vidéo de Bruxelles, association pluraliste fondée en 1975, est une structure de production à laquelle s'adressent les associations et les auteur-e-s.

Centré sur les réalités sociale, politique et culturelle, le CVB accueille des projets d'auteur-es - réalisateur-trices et suscite la production d'œuvres sur des sujets peu ou pas traités par les médias.

Reconnu Atelier de Production par la Fédération Wallonie-Bruxelles, le CVB propose d'accompagner des premiers films et d'encourager de nouvelles formes d'écritures cinématographiques.

Quelques films phares - Catalogue

Le balai libéré, écoutez cette histoire que l'on m'a racontée – Coline Grando (87'/2023) | **Terra in vista** – Giulia Angrisani & Mattia Petullà - (87'/ 2022) | **Bibliothèque publique** – Clément Abbey (50'/2021) | **Shift** – Pauline Beugnies (61'/2021) | **Nous la mangerons, c'est la moindre des choses** – Elsa Maury (67'/2020) | **Sans frapper** – Alexe Poukine (85'/2019) | **Sous la douche, le ciel** – Effi Weiss & Amir Borenstein (85'/2018) | **Charleroi le pays aux 60 montagnes** – Guy-Marc Hinant (126'/2018) | **La place de l'homme** – Coline Grando (60'/2017) | **Oltremare** – Loredana Bianconi (83'-2017) | **La terre abandonnée** – Gilles Laurent (73'/2016) | **Casus Belli, sur les sentiers de la paix** – Anne Lévy-Morelle (101'/2014) | **I comme Iran** – Sanaz Azari (50'/2014) | **Mauvaise Herbes** – Catherine Wielant et Caroline Vercrusse (50'/2013) | **Deux fois le même fleuve** – Effi Weiss et Amir Borenstein (110'/2013) | **Chaumière** - Emmanuel Marre (70'/2013) | **Bons baisers de la colonie** - Nathalie Borgers (74'/2011) | **Le geste ordinaire** Maxime Coton (64'/2010) | **Dem dikk (aller retour)** - Karine Birgé (54'/2010) | **Le bateau du père** - Clémence Hébert (75'/2009) | **Autoportraits de l'autre. De Belgique en Palestine** - Gérard Preszow (48'/2008) | **Los Nietos, quand l'Espagne exhume son passé** - Marie-Paule Jeunehomme (59'/2008) | **Trilogie tropicale : La Belgique vue des Tropiques, Ça déménage sous les Tropiques, Voyage aux Tropiques** ateliers vidéos (2006-2008) | **L'argent des pauvres** - Charlotte Randour (24'/2005) | **La Cité dans tous ses Etats** - Jacques Borzykowski et Vincent Cartuyvels (30'/2004) | **La raison du plus fort** - Patric Jean (85'/2003) | **Chaînes de garde** - Nicolas Torres Correia (25'/2002) | **Les enfants du Borinage, lettre à Henri Storck** de Patric Jean (54'/1999)

AIDES & SOUTIENS

Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Le CVB est soutenu par la Commission communautaire française et la Fédération Wallonie-Bruxelles.



PROMOTION - DIFFUSION

Pour visionner le film en entier, contacter : Philippe Cotte + 32 2 221 10 67 – philippe.cotte@cvb.be
Florence Peeraer + 32 (0)2 221 10 62 – florence.peeraer@cvb.be
Alice Riou + 32 (0)2 221 10 62 – alice.riou@cvb.be

CVB - Centre Vidéo de Bruxelles - 111 rue de la Poste - B-1030 Bruxelles - www.cvb.be